

rédaction durant de nombreuses années du journal *L'Élan* sont les suivantes : *Pierre Moreau et les premières années de l'Église wallonne de Delft* (Lausanne, 1886). — *L'origine des Églises wallonnes et leur rôle à notre époque* (La Haye, 1889). — *A ceux qui prêchent* (Bruxelles, 1894). — *Sous l'épreuve, Seize sermons* (Bruxelles, 1916). — *La pensée protestante, Sept études*, plaquette que le Consistoire de l'Église du Musée fit paraître en 1948, à l'occasion des quatre-vingt-dix ans de son ancien pasteur.

Paul Rochedieu, qui maniait agréablement le vers, a composé un certain nombre de cantiques dont plusieurs ont trouvé leur place dans le *Recueil à l'usage des Églises évangéliques belges* (Bruxelles, 4^e éd., 1906).

Après quarante ans de ministère à Bruxelles, le pasteur Rochedieu prit sa retraite officielle le 11 décembre 1932 (il était en congé depuis le mois d'avril précédent). Le Synode, réuni à Liège, rendit hommage, en une belle fête de reconnaissance et de vénération, à celui qui avait fidèlement servi, et comme incarné, son Église, au cours de huit lustres. Le pasteur émérite se retira à Lausanne, d'abord, puis, dès 1945, à Blonay sur Vevey. Sa verte vieillesse lui permit encore pendant vingt-trois années de s'intéresser et même de prendre une part active à la vie des Églises belges et suisses.

Il avait épousé le 15 mars 1884, à Lausanne, Hélène Vannod; un seul de leurs fils leur a survécu, Edmond Rochedieu, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.

J. Meyhoffer.

Rapports synodaux des Églises de l'Union; rapports de la Commission d'évangélisation, pass. — *Souvenir du 150^e anniversaire de la fondation de l'Église protestante du Musée à Bruxelles, 1804-1954*, Bruxelles, 1955, pp. 31-52 (portrait). — *Le Chrétien belge*, revue religieuse, Bruxelles, 1850 et suiv., t. 43 (1893), p. 12; t. 78 (1932), p. 316. — Renseignements de famille.

ROERSCH (Alphonse), philologue, professeur, fonctionnaire, né à Liège le 3 novembre 1870, décédé à Louvain le 31 juillet 1951.

Il était fils de Louis Roersch et de M^{lle} Feys. Louis Roersch était professeur à l'Université de Liège et à l'École normale des humanités. Excellent philologue et pédagogue, il fut choisi par Van Bommel pour écrire, dans *Patria belgica*, l'histoire de la philologie dans les anciens Pays-Bas, puis en Belgique. On manquait alors d'études préparatoires sur cette matière. Louis Roersch acquit dans ce domaine des connaissances très étendues qu'il dut résumer pour écrire les vingt-quatre pages qui lui étaient accordées dans *Patria belgica*. Enthousiasmé par l'admiration qu'il avait conçue pour les grands philologues des anciens Pays-Bas, il se consacra à l'étude de ceux-ci jusqu'à la fin de sa vie. Élu à l'Académie royale de Belgique en 1882, comme collaborateur à la *Biographie nationale*, il donna à celle-ci les notices sur des poètes latins et sur des philologues de la lettre G à la lettre L (t. VII à XII, *passim*).

Après de bonnes études à l'Athénée royal de Liège — il obtint le premier prix de latin au Concours général —, Alphonse Roersch conquist le diplôme de docteur en philosophie et lettres en 1891 et celui de candidat en droit en 1892.

Il fut proclamé premier au concours universitaire de 1891-1892.

Après avoir poursuivi ses études à Paris (1892-1893), puis à Berlin (1893-1894), il fut nommé chargé de cours à l'Université de Gand en 1895.

Sous l'influence de son père, il s'appliqua à son tour à l'étude des humanistes. Il débuta par la publication des lettres de Jean van Loo, abbé d'Eversham, connu sous le nom de Loaeus, puis, en collaboration avec Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, il obtint en 1900 le prix Stassart, pour une étude sur Nicolas Clénard. Il poursuivit ses travaux sur ce grand humaniste

jusqu'à l'extrême fin de sa vie. Ainsi se trouva attestée la continuité de sa pensée pendant toute son activité.

En 1907, A. Roersch fut promu professeur ordinaire à l'Université de Gand, chargé du cours d'histoire grecque et de l'épigraphie grecque.

A ce même moment il attira l'attention sur les ports de Délos et de Pouzzoles.

En 1907, il retraça pour le Mouvement scientifique en Belgique, l'histoire de la philologie classique de 1817 à 1905. L'État fit encore appel à sa collaboration à l'occasion des grandes expositions de Bruxelles (1900) et de Gand (1913).

C'est en 1910 qu'il donna le premier tome de son *Histoire de l'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*. Le second tome parut en 1933. Outre une introduction dans laquelle il a montré les origines lointaines de l'humanisme aux Pays-Bas, l'auteur établit que s'il ressort clairement de là que « les anciens humanistes connaissaient l'antiquité avec moins d'exactitude que nous, ils la goûtaient mieux qu'on ne le fait aujourd'hui, parce qu'ils travaillaient par plaisir et par goût, parce qu'ils sentaient en artistes la beauté des œuvres classiques et qu'ils jouissaient pleinement de leur vieillesse ». C'est à cela que notre époque devrait revenir, parce qu'aujourd'hui les travaux philologiques manifestent clairement une tendance à se mécaniser.

Ce qui permit à Alphonse Roersch d'acquérir cette connaissance intime de l'humanisme aux Pays-Bas, ce fut sa collaboration à la *Biographie nationale* et à la *Bibliotheca belgica*. Il a rédigé pour la première toutes les biographies d'humanistes qui y ont paru de 1894 à 1938, et pour ce qui est de la seconde, depuis 1900, il y a publié un grand nombre de descriptions d'ouvrages dus à nos anciens humanistes, en accompagnant celles-ci d'études approfondies sur leur vie et sur leurs travaux. En 1913, après le décès de Ferdinand van der Haeghen qui en avait été le créateur, il

en reprit la direction avec Paul Bergmans, et occupa dans sa direction une place prépondérante; il a été impossible de l'y remplacer.

Pendant la guerre de 1914-1918, A. Roersch se dévoua sans compter aux œuvres philanthropiques.

En 1920, il fut nommé administrateur-inspecteur de l'Université de Gand, fonction qu'il exerça avec l'exquise urbanité qui était sienne jusqu'à la flamandisation de l'Université en 1929.

Élu correspondant de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique en 1922, il fut promu membre titulaire en 1932. Dès 1923, il fut adjoint à la *Commission pour la publication des œuvres des grands écrivains*. A la suite de son rapport de 1923, celle-ci prit le titre de *Commission des anciens auteurs belges. Textes et études*.

Jusqu'en 1939, il fit partie d'une série de commissions; en 1944 il fut élu directeur de la Classe des Lettres. Frappé par une maladie incurable, il demanda à être remplacé dans toutes les commissions dont il faisait partie. Si, à partir de cette date on ne le revit plus à l'Académie, il ne cessa pas de s'y intéresser, et il continua à lire tout ce qui paraissait sur l'humanisme.

Il a donné à l'*Annuaire* de l'Académie royale de Belgique les biographies d'Henri Francotte (1926) et de J. P. Waltzing (1934).

En 1935, il succéda à Henri Pirenne comme président du Conseil de la Bibliothèque royale de Belgique, il traça le plan et détermina l'esprit de l'exposition de l'*Humanisme en Brabant* pour le catalogue de laquelle il rédigea une savante notice.

Il eut la satisfaction de terminer, en 1940, son édition des lettres de Nicolas Clénard, et, en 1941, l'impression de la traduction de cette correspondance.

Le nombre des revues auxquelles collabora A. Roersch est considérable. Tous ses travaux sont marqués au coin du bon sens et de l'impartialité.

Professeur, il s'était concilié la profonde sympathie des étudiants, par la clarté de ses exposés; il fut un conférencier remarqué, tant en Belgique qu'à l'étranger.

Homme du meilleur monde, plein de tact et d'éducation, Alphonse Roersch a affronté les situations les plus délicates sans froisser personne, sans cacher ses convictions et sans y renoncer, grâce à son extrême courtoisie, sa bonhomie, son optimisme et sa fine diplomatie. Sa serviabilité et sa bienveillance étaient inépuisables.

Il supporta avec une admirable patience et sérénité la longue maladie qui mit fin à son existence. Il eut la chance d'associer à sa vie Marie Francotte, dont le dévouement lui permit de travailler à son œuvre sans en être détourné par les soucis de l'existence journalière.

Victor Tourneur.

Discours prononcé par le secrétaire perpétuel aux funérailles d'Alphonse Roersch, *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 1951, pp. 452-453. — Eug. De Seyn, *Dictionnaire des écrivains belges*, t. II, Bruges, 1931, pp. 1547-1548. — L. Bakelants, « Alphonse Roersch (1870-1951) », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1951, pp. 999-1001. — Victor Tourneur, « Notice sur Alphonse Roersch, membre de l'Académie », *Académie royale de Belgique, Annuaire pour 1954*, t. CXX, pp. 155-180 (portrait, bibliographie complète).

*ROMAGNESI (Jean-Antoine) ou ROMANESI, ROMANESY (1), auteur et acteur dramatique, né à Namur en 1693, mort à Fontainebleau le 11 mai 1742.

Issu d'une célèbre famille d'acteurs italiens, Jean-Antoine Romagnesi, après une jeunesse misérable et aventureuse, commença sa carrière théâtrale à Strasbourg sous la férule de Quinault père. A vingt ans, il composait sa première pièce, *Arlequin au*

sabbat, qui ne fut sans doute jamais imprimée. Il suivit des comédiens ambulants jusqu'à Marseille, avant de débiter, vers 1722-1725, au Théâtre italien de Paris, dans *La Surprise de l'amour* de Marivaux. Tout en poursuivant sa carrière d'acteur, il composa de nombreuses comédies soit seul, soit avec d'autres auteurs du Théâtre italien de Paris : Dominique (de son vrai nom Pierre-François Biancolelli [1681-1734], fils du célèbre Arlequin que Louis XIV invita à sa cour), Antoine Riccoboni (Mantoue 1707-Paris 1772) et Michel Procope-Couteaux, dit Procope († Chaillot 1753), fils du fameux Sicilien Procopio, considéré comme le père du café en France.

Romagnesi fit jouer ses œuvres par les comédiens italiens de France et tint presque toujours le premier rôle. Il mourut à Fontainebleau au moment où il s'apprêtait à se produire devant la Cour de Louis XV.

Les principales pièces de Romagnesi ont été, après sa mort, rassemblées en deux volumes par les soins de l'éditeur Duchesne, à Paris. Il s'agit de *Samson*, du *Petit Maître amoureux*, du *Frère ingrat*, de la *Feinte inutile*, des *Gaulois*, de la *Fille arbitre*, de l'*Amant Protégé*, du *Superstitieux* et de *Pygmalion*. Toutes les comédies de Romagnesi se ressemblent étrangement. L'auteur met presque toujours en scène des représentants des deux classes : maîtres et valets. Le maître n'a d'autre souci que de conquérir le cœur d'une belle, cependant que le valet a, *ipso facto*, le coup de foudre pour la soubrette de la gente personne. Les deux hommes finissent par atteindre leur but, après que l'auteur a pris plaisir à multiplier embûches, imprévus et quiproquos.

La meilleure comédie de Romagnesi est probablement *Pygmalion*. Il reprend, mais en le renouvelant, le vieux thème du sculpteur aimant la statue de la femme idéale. Vénus a donné la vie au corps de pierre, pendant que Pygmalion était au temple; quand l'artiste rentre chez lui, il est déjà supplanté par le jeune

(1) Cette notice complète celle parue au t. XIX (1907), col. 894-895.